

extrait du livre d'Anne CAUQUELIN, *L'exposition de soi, Du journal intime aux webcams*, Ed. Eshel, Paris, 2003

On trouve de nombreux échos à cette crainte de disparaître quand on ne nous regarde plus, quelques-uns de ces échos prennent l'allure de pièces artistiques et ne manquent pas de poésie. La grange du projet planétaire « site/non site » de Stéphan Barron en est un exemple :

Le support du projet est une grange au lieu-dit « Le chaos » à Longues-sur-Mer, Normandie. « La grange est percée sur toutes ses faces de trous de boulins. En fonction de l'activité dans les différents endroits de la planète, des lampes situées dans ces trous vont s'allumer au fur et à mesure du parcours de la lumière à la surface de la Terre, et donc de l'activité des humains à la surface du globe au cours d'un cycle de 24 h.

L'idée du projet est de rendre tangible le parcours de la lumière solaire sur le Monde, les trous de boudin de la face est de la grange s'allumant de bas en haut le matin de 0 h à 12 h et sur la face ouest de haut en bas l'après-midi de 12 h à 24 h. Un autre projet pourrait utiliser les trous de boudin pour y cacher des petits haut-parleurs raccordés au web : bruissements, paroles de la planète.

Les trous de boudin de la façade est et ouest (trous qui ont servi à la construction du bâtiment et qui sont restés intacts) sont simplement vitrés, laissant voir l'intérieur du lieu (18 de ces ouvertures sur la face est, et 18 sur la face ouest, au total environ 60 sur l'ensemble du bâtiment).

Les 60 trous de boudin sont utilisés dans ce projet.

Des lampes situées dans chacun des trous de boudin s'allument en temps réel en fonction de la température dans le grand site sacré aborigène ULURU, situé au cœur de l'Australie.

Au cœur de l'hiver à Longues, au milieu de la nuit, la température avoisine les 40 degrés à Uluru.

Au cœur de l'été à Longues, au milieu de la nuit, la température est celle de l'hiver austral. Au milieu de la journée, les températures sont négatives à Uluru, et des lampes d'une autre couleur s'allument.

Le nombre de lampes allumées change continuellement, marquant le passage de la lumière sur la Terre, nous reliant aux antipodes et reliant un site remarquable à un autre site remarquable.

Les idées développées dans ce(s) projet(s) sont celles des réseaux invisibles, les réseaux du web, de la nature, de l'esprit... »

L'intérêt de ce projet poétique (parmi d'autres comme Ozone, du même S. Barron) est de mettre l'accent sur cette volonté d'éclairement, la lumière portant en elle-même la puissance de la réalité : ce qui est vu existe. Tant que la Terre ne se voit pas, dirait-on, elle n'existe qu'à peine. Les antipodes me sont lointains, inconnus, obscurs. Eclairés, ils prennent de la consistance, ils viennent au jour, et donc à l'existence réelle. Bien sûr, je ne verrai pas de mes yeux le site d'Uluru, à moins d'un grand périple, mais le projet me le donne à penser, à imaginer, Uluru est maintenant dans mon idée, avec ses lampes de couleur. En inventant un système qui le met en évidence, Stéphane Barron nous montre que la Terre est réellement ronde, que les antipodes sont réels, que l'alternance de la lumière et de l'ombre profite à Longues comme à Uluru... nous voici reconduits à Berkeley.

Panoramique, voire panoptique, la réalité se dévoile ainsi comme pointillée de repères lumineux, points ou nœuds sur la chaîne tramée des réseaux numériques. C'est toujours le rêve du tout voir, tout le temps, qui soutient ce type de projets.

Il me semble, alors, que la conclusion du texte de S. Barron n'est pas directement en ligne avec son projet même. Les réseaux invisibles rendent certes possible l'opération d'illumination antipodique, mais ce ne sont pas eux qui doivent être mis en lumière, leur invisibilité est au service de la visibilité du monde, garante de sa réalité.

Anne Cauquelin
2003